

De l'immersion à l'Université de Moncton: regard sur le parcours atypique d'une Néo-Brunswickoise

Bon an mal an, quelques dizaines d'étudiants issus de l'immersion poursuivent leur formation à l'Université de Moncton. Portrait d'une étudiante néo-brunswickoise au parcours atypique.



Pascal Raiche-Nogue

pascal.raiche-nogue@acadienouvelle.com

@raichenogue

Nicolette Belliveau est partie de loin. Élevée à Moncton dans une famille exogame, elle ne maîtrisait pas du tout la langue de Molière lorsqu'elle a fait ses premiers pas à l'école primaire.

«Quand j'ai commencé en maternelle, je pouvais dire l'alphabet en français. Je pouvais dire de A à Z en français, mais c'est tout ce que je connaissais», confie-t-elle en entrevue avec l'Acadie Nouvelle.

De la première à la douzième année, elle a appris la langue maternelle de sa mère (assimilée alors qu'elle était très jeune). Puis, vers la fin du secondaire, le temps est venu de décider où elle allait poursuivre ses études.

Ses notes étaient plus que potables et toutes ses demandes d'admission avaient été acceptées. Ce ne sont pas les options qui manquaient et elle aurait très bien pu opter pour une institution anglophone.

«Mais je voulais rester ici à Moncton. Je n'étais pas de ces per-

sonnes qui veulent s'en aller de chez ses parents. Ça ne me dérangeait pas de rester», dit-elle.

Et puis, elle avait encore en tête les événements jeunesse francophones auxquels elle avait participé en compagnie d'autres élèves inscrits en immersion.

«Ça m'a montré que si je pouvais passer une semaine complète en français, pourquoi ne pas aller faire un bac? Et je dois dire que c'est vraiment ma mère qui m'a poussée. Elle me disait combien d'occasions elle avait ratées parce qu'elle n'était pas bilingue.»

Après avoir obtenu un baccalauréat en sciences politiques de l'Université de Moncton, Nicolette Belliveau a décidé de poursuivre ses études en droit. Une fois de plus, elle a dû choisir où elle allait poser son sac à dos.

Cette fois, le choix a été pas mal plus simple. «Je suis anglophone, alors j'aurais pu être admise dans une école en anglais. Mais honnêtement, je n'y ai même pas pensé. C'était logique. J'ai fait mon baccalauréat en français, alors je vais faire mon droit en français.»

Aujourd'hui, à 22 ans, elle est en première année de droit à l'Université de Moncton. Elle dit ne pas du tout regretter sa décision. ■



L'étudiante Nicolette Belliveau devant la Faculté de droit de l'Université de Moncton. - Acadie Nouvelle: Pascal Raiche-Nogue

«Je ne voulais pas parler parce que j'avais peur que le monde me juge»

Nicolette Belliveau est sur une lancée. Un premier diplôme universitaire en poche, elle travaille présentement afin d'en décrocher un deuxième. Tout ça dans sa deuxième langue. Mais la route qui l'a amenée jusqu'ici n'a pas été sans embûches. Son intégration à l'Université de Moncton a parfois été tumultueuse. En classe, elle a longtemps hésité à prendre la parole, raconte-t-elle.

«J'avais peur. Je ne voulais pas parler parce que j'avais peur que le monde me juge. Alors, lors des deux ou trois premiers mois, je n'ai pas parlé (en français devant ses collègues de classe).» De plus, comme l'accent avait été mis sur le français à l'oral en immersion lors de ses dernières

années au secondaire, elle avait des croûtes à manger à l'écrit.

«Dans un de mes cours, j'ai eu une dissertation à faire en français. Je n'avais jamais fait ça même si j'avais fait l'immersion toute ma vie. Puis là, je me dis "Oh, mon Dieu! Comment vais-je faire cela?"»

Elle a même failli jeter l'éponge à la fin de sa première session au campus de Moncton. «J'étais prête à aller dans une université anglophone. J'ai commencé à faire les démarches.»

Ses collègues de classe et sa famille ont fini par réussir à la convaincre de prendre son mal en patience.

Au final, elle a trouvé son rythme de croisière, en bonne partie grâce à l'encadrement du Groupe-pont (voir le texte en page 2). Elle a aussi eu un coup de pouce de certains professeurs. Lors de sa deuxième session à l'U de M, elle est

allée voir l'une de ses profs pour l'aviser qu'elle était issue de l'immersion. Elle ne voulait pas être traitée différemment des étudiants francophones, mais voulait tout de même la mettre au parfum de son parcours.

Ces informations ne sont pas tombées dans l'oreille d'une sourde. En classe, cette prof s'est mise à faire appel régulièrement à Nicolette Belliveau afin de la pousser à se dégèner.

«Elle nous faisait souvent lire à haute voix et elle me choisissait tout le temps par exprès. Chaque fois, je me disais "Oh, mon Dieu! Tu vas me faire lever devant la classe, devant des gens que je ne connais pas, pour lire ce texte en français?"»

La stratégie a fait mouche.

«Elle m'a dit après "tu peux parler, tu t'exprimes super bien en français, tu n'as juste pas la confiance pour le faire". C'était sa manière de me pousser à avoir confiance. Après deux, trois ou quatre fois, ça me dérangeait un peu moins.» - PRN